

Dynastie

n° 28 – 20 août 2020 – 3 €

ENQUÊTE SUR LA MONARCHIE

Entretien avec Frédéric Aimard

propos recueillis par Annette Delranck

■ Comment êtes-vous devenu royaliste ?

Frédéric Aimard : Mon idée serait plutôt qu'on ne devient pas royaliste, c'est même tout l'inverse... Quand on est enfant, les petites filles ne s'intéressent qu'aux princesses et les petits garçons aux exploits des chevaliers. La figure du roi fait partie d'un imaginaire immémorial. Si j'osais, je ferais le parallèle avec l'idée de Dieu. Il me semble qu'on l'a d'abord naturellement, du moins dans notre civilisation. Et puis on choisit ou non de la refuser, puis d'y revenir ou non. Alors pour le roi, l'enfant que nous avons tous été s'y intéresse très tôt. Pour certain cela commence par un Babar en caoutchouc... Bien sûr on peut mettre en cause les « stéréotypes de genre » ainsi imposés par des parents « inconscients », mais les déconstructeurs ont quand même du mal à aller contre...

Quand un adolescent commence à penser qu'il pourrait être lui-même président de la République, c'est qu'il a un problème d'égo. Quant à penser que la place de Président c'est pour le premier de la classe, c'est une idée de professeurs... Ensuite l'idée de justice (« liberté, égalité, fraternité ») n'est certes la propriété de personne, mais la tentation socialiste ou communiste témoigne trop souvent d'une frustration, d'une jalousie, dont préserve à bien des égards la fidélité au principe monarchique quand on a la chance de la garder au fond de soi.

■ Bon alors, comment vous êtes-vous rendu compte que vous aviez toujours été royaliste ?

Peut-être lors de vacances dans la petite ville de Feurs dans la Loire où nous logions en face d'une chapelle expiatoire des victimes de la Révolution. Je n'avais pas dix ans et cette chapelle néoclassique érigée sous la Restauration, et dont le jardin était notre terrain de jeux, a certainement marqué mon

imaginaire. Ces fleurs séchées qu'on pouvait apercevoir à travers une grille rouillée et qui pourtant témoignaient d'une fidélité encore actuelle et mystérieuse...

■ Donc un royalisme de nostalgie ?

Sans doute, avec le sentiment que quelque chose de terrible avait eu lieu. Plus tard, en classe, je dessinais des petits Vendéens en marge de mes cahiers au lieu d'écouter les cours... Et puis, au début des années 70, j'ai



fait la rencontre d'un groupe de lycéens royalistes, au lycée Lakanal à Sceaux. Nous étions nombreux et pas trop mal intégrés dans l'effervescence politique de ces années-là. J'étais encore en seconde quand j'ai fait venir Gérard Leclerc pour un débat qui eut lieu dans le grand amphithéâtre du lycée, et Gérard savait à l'époque se mettre dans la poche jusqu'aux étudiants anarchistes ou maoïstes...

J'ai été embarqué dans la « scission » de la Nouvelle Action Française, sans qu'on m'eût même trop expliqué qu'il y en avait une ancienne.

■ Quelles étaient alors vos idées politiques ?

On avait un cercle d'étude, avec un « petit manuel » qui expliquait comment la France s'était construite et comment, par la décentralisation, on ferait revivre la nation contre les idéologies libérales ou marxistes... J'ai lu un peu Maurras, acheté les bouquins de Bainville sur les quais, découvert Georges Valois. Nous étions très marqués par l'air du temps, utopique et généreux. Et puis, au bout d'un certain temps, nous avons découvert qu'il y avait vraiment un Prince et qui entendait jouer son rôle.

■ Vous avez connu le comte de Paris ?

Très peu. Avec mon camarade Marc Hédelin, nous avons été envoyés en délégation nous montrer à la sortie de la messe annuelle pour les morts de la famille d'Orléans à Dreux. Nous n'oublierons jamais le cri du cœur de la comtesse de Paris « Henri, viens voir, ce sont les jeunes de la NAF ! ». Les princes savaient que nous existions. Il y eut la campagne présidentielle de 1974 qui obligea nos dirigeants (Bertrand Renouvin, Yvan Aumont...) à obtenir un blanc-seing tacite du Prince, puis ensuite des moments de dialogue et de travail qui devaient déboucher sur un livre de Mémoires du Prince, des émissions de radio ou de télévision où les royalistes Marcel Jullian et Jacques Chancel étaient à la manœuvre... J'ai suivi tout cela d'un peu loin.

■ Le philosophe Pierre Boutang a eu alors une influence considérable ?

Oui, mais nous lui préférons son condisciple de toujours Maurice Clavel. Boutang était une force de la nature et tellement conscient de sa supériorité intellectuelle. Je ne crois pas qu'il appréciait que d'autres que

lui puissent avoir l'oreille du Prince. Quand j'étais metteur en page du journal, je décryptais son écriture microscopique. J'allais lui porter les épreuves à corriger dans sa chambre sous les toits à Saint-Germain en Laye. Il ne faisait peut-être pas exprès, mais il était écrasant. J'étais mal à l'aise. Le seul autre personnage avec qui j'ai eu ce sentiment d'être écrasé, ce sera plus tard, quand j'ai eu quelque occasion de faire face au cardinal Lustiger... Gérard Leclerc était, lui, naturellement à leur hauteur.

■ Vous avez rencontré d'autres personnalités qui vous ont marqué ?

Quand nous avons fondé, avec mes camarades José et Roland, une revue polycopiée que nous avons appelée le *Lys Rouge*, pour nous rattacher à toute une histoire, nous sommes allés voir Pierre Andreu dans son appartement de poupée sur la montagne Sainte-Genève. Il était déjà retraité de l'ORTF, révisait les biographies de ses chers amis tragiquement disparus et, en apparence, aux antipodes l'un de l'autre : Max Jacob et Drieu La Rochelle...

Son maître de toujours, outre Georges Sorel, c'était le marquis de La Tour du Pin. Cela ne lui avait pas porté chance quand, dans les années 40-44, il publia quelques articles pour reconnaître dans *Jalons de route*, les fondements corporatistes de la Révolution nationale. Mais cela ne lui avait pas vraiment servi de leçons puisqu'il nous expliqua alors que La Tour du Pin était autogestionnaire. Nous ne demandions qu'à le croire. Pierre Andreu était d'une douceur extrême, désenchanté par de nombreux drames (dont celui des prêtres ouvriers dont il fut l'un des premiers à parler admirablement). Un croyant douloureux qui refusera que son cercueil passe par l'église...

J'ai aussi beaucoup aimé Georges Daix. Un saint homme, resté attaché au Maurras provençal, sa clef d'entrée dans la culture française alors qu'il était lui-même un jeune immigré italien à Aix-en-Provence... Je l'ai surtout connu sur la fin de sa vie alors que j'étais directeur de *La France Catholique*. Nous nous sommes un peu manqués car nous avions de réelles affinités. Avec ces trois personnages j'ai eu l'occasion de méditer sur le catholicisme, l'antisémitisme...

■ Ils étaient antisémites ?

Pas quand je les ai connus, mais ils l'avaient été à des degrés divers et en étaient sortis par des chemins également divers. Et cela m'a interrogé sur l'histoire des idées aux XIX^e et XX^e siècles, sur l'histoire de l'Église et sur celle du royalisme en particulier.

■ Puis vous avez travaillé à l'hebdomadaire *France Catholique*...

Gérard Leclerc y était déjà depuis de nombreuses années, en même temps qu'il était au *Quotidien de Paris*. J'y suis entré comme secrétaire de rédaction avec la joie d'être dans le journal de l'anticonformiste Jean de Fabrègues – qu'un de mes professeurs m'avait fait découvrir alors que j'étais en première – et celle de retrouver la mémoire des pères fondateurs de ce journal, dont j'ignorais à peu près tout jusque-là : Jean Le Cour Grandmaison, le général de Castelnau, mais aussi Louis-Henri Parias ou Luc Baresta... Aucun d'eux n'était républicain mais, expliquait fort bien le rédacteur en chef qui m'a recruté, Robert Masson – qui n'était certes pas de leur bord par ses origines intellectuelles – tous avaient mis le Christ en premier. C'était quelque chose qu'il m'a fallu comprendre et respecter dans un registre où j'ai toujours essayé de m'abstenir de donner dans le mélange des genres en apportant tout de même ce que j'étais à chaque numéro avec de plus en plus de liberté au fil des années.

Puis j'ai pris ma retraite il y a deux ans, fier d'avoir pu transmettre le flambeau à un successeur capable – mais non royaliste – et pourvu de moyens dépassant de loin ceux que j'avais pu avoir. Et je suis prêt, pour les quelques années où je vais encore pouvoir être actif, à donner un certain savoir-faire et une certaine énergie dans le fil de ma modeste histoire personnelle.

■ Que diriez-vous à un jeune royaliste qui voudrait réussir dans le journalisme sans mettre son drapeau dans sa poche ?

Je n'en sais rien. Je n'ai pas toujours porté mon drapeau au vent même si je ne me suis jamais caché... Je ne sais pas si on peut dire que j'ai réussi et, de toute manière, j'ai travaillé dans une presse tout de même marginale. Ce qui est vrai, c'est que j'ai toujours trouvé des royalistes partout... Sans que cela constitue en rien une franc-maçonnerie, surtout vu les nombreuses obédiences qui existent. Mais j'ai tout de même l'impression que notre royalisme, celui que nous avons vécu, à travers le dialogue avec les meilleurs intellectuels, offre une manière de se décaler par rapport au conformisme ambiant et c'est un sacré avantage (pas au début, mais au long cours). C'est quelque chose qui nous affranchit en principe, du simple désir de réussir, car l'histoire du royalisme, c'est l'histoire de nombreux échecs, par-delà lesquels il reste toujours quelque chose de beau, des désillusions (avec les princes entre autres) mais une résilience qui peut beaucoup aider dans la vie y compris professionnelle. ■



20 AOÛT
NAISSANCE DE GABRIEL DE BELGIQUE

2003. Gabriel Baudouin Charles Marie, est né à Anderlecht, près de Bruxelles, le 20 août 2003. Il est le fils du prince Philippe, duc de Brabant, et de la princesse Mathilde. Par son père, Gabriel descend des Saxe-Cobourg, Bourbons-Orléans, Oldenbourg, Bernadotte, Wittelsbach, mais aussi de la haute noblesse italienne. Sa mère est issue de familles aristocratiques polonaises et russes, apparentées aux dynasties Jagellon et Gedymine de Lituanie. Sans l'abolition de la loi salique, Gabriel aurait pu régner. Depuis la réforme constitutionnelle de 1991, c'est sa sœur aînée, Élisabeth née le 25 octobre 2001, qui est appelée à devenir un jour la première « reine des Belges ».

21 AOÛT
ÉLECTION DE BERNADOTTE

1810. Surnommé le « sergent Belle-Jambe » pour sa prestance, Bernadotte s'était élevé à une vitesse prodigieuse à la faveur de la Révolution. Général de brigade, il rencontre Bonaparte pour la première fois le 3 mars 1797 en Italie. Malgré leur rivalité, Bernadotte entre l'année suivante dans le « clan corse » en épousant Désirée Clary, la belle-sœur de Joseph. Ministre de la Guerre du Directoire, resté neutre lors du coup d'État du 18-Brumaire, il devient, sous le Consulat, le parent incommode du nouveau maître de la France. Finalement rallié à l'Empire, il reçoit la dignité de maréchal de France.

Bernadotte participe aux campagnes impériales, mais il se distingue surtout



Bernadotte: Charles XIV Jean (1818-1844).

dans les gouvernements civils, dans le nord de l'Allemagne. Devant celui qui est devenu le prince de Ponte-Corvo s'ouvre alors une perspective inespérée. Les États de Suède, à la recherche d'un héritier du trône, le choisissent à l'unanimité, le 21 août 1810, pour succéder au vieux Charles XIII. Bernadotte devient le prince héritier Charles-Jean. Napoléon lance à son rival de toujours : « Eh bien ! partez, et que nos destins s'accomplissent ! » Celui du Béarnais sera de fonder, dans les brumes scandinaves, une dynastie encore bien vivante, qui plonge ses racines dans le vieux terroir occitan.

22 AOÛT VLAD III VOÏVODE DE VALACHIE

1456. Vlad Tepes. Ce terrible surnom signifie, en roumain, « celui qui mène au pal », en référence à son mode de supplice favori... Les mémorialistes turcs l'appellent *Kazıglu bey* – « le prince Empaleur ». Né durant l'hiver de 1431, il est le fils du voïvode de Valachie Vlad II Dracul, c'est-à-dire le Dragon ou le Diable. Le blason familial des « Draculea » s'orne en effet de cet animal aussi redoutable que fabuleux.

Constantinople et les ultimes lambeaux de l'Empire byzantin sont sur le point de tomber aux mains des Ottomans. La menace musulmane s'étend à travers l'Europe. Et les Balkans, dernier rempart de la Chrétienté, sont le théâtre des batailles acharnées. Vlad est élevé comme otage à la cour du sultan Murad II, dont son père cultive l'amitié. C'est pourquoi il s'appuiera sur les Turcs pour reconquérir son trône. Le 22 août 1456, il tue son concurrent, Vladislav II, et devient voïvode de Valachie. Dès lors, Vlad III règne par la terreur sur l'aristocratie, élimine marchands saxons et boyards de Transylvanie, distribue terres et titres à ses paysans fidèles.

En 1462, l'armée turque envahit la Valachie. Vlad bat en retraite, incendiant ses

villages et empoisonnant l'eau des puits. Lorsque le sultan entre enfin à Targoviste, c'est pour découvrir un spectacle d'horreur : les corps de milliers de ses soldats empalés sur une « forêt » de pieux. Démoralisé, Mahomet II regagne Constantinople.

La vision d'un tyran sanguinaire jusqu'à la folie est sans doute quelque peu excessive. Elle a servi de modèle à Bram Stoker, l'auteur de *Dracula*, en 1897. En s'inspirant des traditions populaires – et peut-être des travaux de l'historien hongrois Armimus Vambery –, l'écrivain irlandais a créé un mythe universel, celui du vampire immortel et buveur de sang.

23 AOÛT ROBERT GUISCARD, DUC D'APULIE

1059. C'est en 1029 que Rainulf Drenogot, un aventurier des environs de Rouen, s'empare du comté d'Aversa, entre Naples et Capoue. Mais l'implantation normande en Italie du sud devait surtout s'épanouir avec l'arrivée des fils de Tancrede de Hauteville, petit seigneur de la région de Coutances. Le premier a nom Guillaume Bras de Fer et se taille un domaine en Apulie. Puis survient son demi-frère Robert Guiscard – l'« Avisé ». Ses exploits feront de lui un héros de légende.

Robert fait tant et si bien qu'au concile de Melfi, le 23 août 1059, le pape Nicolas II lui confère l'investiture des duchés d'Apulie, de Calabre... et de Sicile, encore à conquérir. Roger, le plus jeune frère de Robert Guiscard, débarque à son tour en Calabre et ambitionne de soumettre la Sicile, tenue depuis trois siècles par les Arabes. Il y parviendra et Roger I^{er}, « le Grand Comte », saura y construire un État original pour l'époque, respectant les particularismes musulman, juif et grec.

Quand Roger disparaît en 1101, Robert Guiscard est déjà mort depuis quinze ans. Sur son tombeau, à Venosa, on a gravé l'épithète : « Il était la terreur du monde ». Auparavant, Robert s'était attaqué à Byzance, mais il avait dû interrompre sa campagne pour délivrer le pape de la menace de l'empereur germanique Henri IV. Son fils aîné, Bohémond de Tarente, va poursuivre son rêve oriental en participant à la Première croisade. En juin 1098, Bohémond s'empare d'Antioche, tandis que son neveu Tancrede participera, au siège de Jérusalem et sera récompensé par le titre de prince de Galilée.

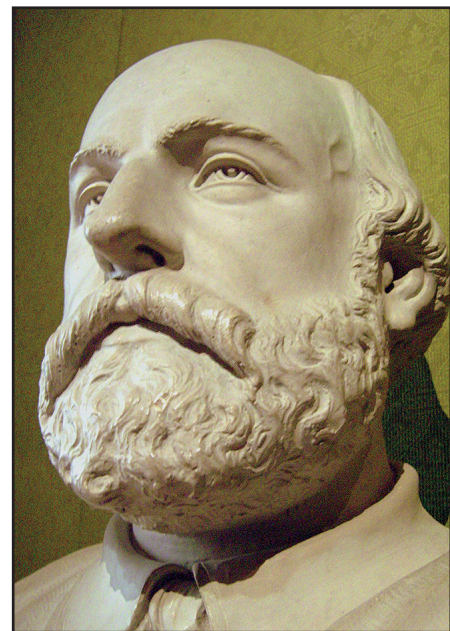
De son côté, Roger II – fils du « Grand Comte » – poursuit l'œuvre paternelle. Le

ÉPHÉMÉRIDE DE LA SEMAINE

par Philippe Delorme

25 décembre 1130, l'antipape Anaclet II lui reconnaît la dignité de roi de Sicile. Cet État normand de Méditerranée aura bien des difficultés à survivre, agité de l'intérieur par les turbulences féodales, affaibli par les ambitions étrangères. À l'apogée de sa puissance, Roger II prendra pied en Afrique, à Tripoli, à Sfax et à Bône. Son petit-fils, Guillaume II, tentera une dernière fois de concrétiser l'ambition de ses pères : entrer en vainqueur à Constantinople. Mais la puissance des hommes du Nord n'était déjà plus qu'un souvenir. Et la Sicile, par mariages, finira par tomber dans l'escarcelle espagnole, pour un demi-millénaire.

24 AOÛT DÉCÈS DU COMTE DE CHAMBORD



Le comte de Chambord, par Louis-Alexandre Lefèvre (1877).

1883. Il est sept heures du matin, en ce 24 août 1883, lorsque le comte de Chambord – le roi Henri V pour les légitimistes –, s'éteint en son château de Frohsdorf, près de Vienne, au terme de plusieurs semaines d'une pénible agonie. L'autopsie révélera qu'il souffrait de lésions à l'œsophage. Salué à sa naissance, le 29 septembre 1820, comme « l'Enfant du miracle », Henri Dieudonné, fils posthume du duc de Berry, restera dans l'Histoire comme le prince qui a fait échouer la restauration monarchique, en 1873, par son refus symbolique du drapeau tricolore. Attaché aux principes du droit divin, le comte de Chambord était un homme d'une morale irréprochable. Il lui a manqué l'audace d'un prétendant.

ÉPHÉMÉRIDE

Le comte de Chambord résidait en Basse-Autriche depuis plus de quarante ans, mais il a souhaité reposer dans la crypte du monastère de Kostanjevica, près de Goritz – aujourd'hui en territoire slovène. C'est là qu'a été inhumé son grand-père, Charles X, ainsi que son oncle et sa tante, le duc et la duchesse d'Angoulême.

Le 2 septembre, la dépouille mortelle du prince gagne la Vénitie par le train. Trois mille Français assisteront aux obsèques, mais le comte de Paris, petit-fils de Louis-Philippe, auquel la comtesse de Chambord n'a pas voulu accorder la présence, sera absent. Pourtant, même s'il détestait leurs idées libérales, « Henri V » n'a jamais dénié à ses cousins Bourbons-Orléans leurs prérogatives de successeurs légitimes au trône. Il l'a laissé entendre à plusieurs reprises, et l'on connaît son célèbre : « Les princes d'Orléans sont mes fils ». Le 7 juillet, il a d'ailleurs eu une dernière entrevue avec le comte de Paris, empreinte d'une intense émotion. Moins de deux mois plus tard, « Philippe VII » recueillera pieusement l'héritage capétien.

25 AOÛT

MORT DE HENRI XXV, PRINCE REUSS

1911. Henri XXV, prince Reuss – « Branche cadette » – décède, en ce 25 août 1911, à Gross-Krausche – aujourd'hui Kruszyń, en Basse-Silésie polonaise. Il était le fils du prince Henri LXXIV, le frère des princes Henri IX et Henri XIII, ainsi que le père de Henri XLIV, Henri XLVI et Henri XLVII.

Pour s'y retrouver dans les méandres de cette famille allemande, il vaut mieux être comptable que généalogiste ! Vers 1122, l'ancêtre commun de tous les Reuss, Erkenbert I^{er}, avait été nommé bailli de Weida, aux confins de la Saxe et de la Thuringe, par l'empereur Henri V. En l'honneur de celui-ci, tous les descendants mâles, ou presque, de la Maison de Reuss recevront le prénom de Henri – ou Heinrich. Une coutume qui ne facilite guère le travail des historiens. D'autant que les Reuss s'égailleront en une multitude de ramifications.

Les membres de la branche aînée seront numérotés par ordre de naissance, sur plusieurs longues séquences, jusqu'en 1927. Quant à la branche cadette, elle préférera remettre les compteurs à zéro à chaque siècle. À ce jour, le record absolu est détenu par le comte Henri LXXV – 75 – von Reuss zu Köstritz, qui n'a vécu qu'à peine plus d'une année, de 1800 à 1801...



La bataille de Crécy (manuel scolaire ancien).

26 AOÛT

BATAILLE DE CRÉCY

1346. Depuis neuf ans, Édouard III d'Angleterre revendique le trône des lys, en tant que petit-fils de Philippe le Bel. Pour la troisième fois, il mène campagne contre le « faux roi » Philippe VI de Valois. Le 12 juillet, il débarque à Saint-Vaast-la-Hougue, dans le Cotentin. À la faveur d'une rapide chevauchée, il met la Normandie au pillage. Le roi de France le rattrape près du village de Crécy-en-Ponthieu (dans l'actuelle Somme), le 26 août 1346.

Philippe VI dispose de trois fois plus d'hommes, mais la bataille s'engage dans la confusion. Les archers gallois imposent leur supériorité aux arbalétriers génois. Et lorsque les chevaliers français, engoncés dans leurs lourdes armures, décident de charger sans se soucier de piétiner leurs propres mercenaires, ils sont décimés par une pluie de flèches et vont s'empaler sur les pièges dressés par l'ennemi.

Le frère du roi, le comte Charles II d'Alençon, meurt au combat. Quant à Philippe VI, il ne doit son salut que dans une honteuse retraite. Le soir même, il demandera asile au château de Labroye, dont le seigneur lui est dévoué : « Ouvrez, c'est l'infortuné roi de France. »

Dynastie

édité par SPFC-ACIP SA Siret Nanterre 41838214900015
60, rue de Fontenay 92350 Le Plessis Robinson
ISSN 2679-4926 - imprimé par nos soins

Directeur de la publication : F. Aimard
Rédacteur en chef : Ph. Delorme

Prix de l'abonnement pour un an : 40 €

Au sommaire : pp. 1-2 : Entretien avec Frédéric Aimard -
p. 2 : Actualités - pp. 3-4 : Éphéméride - p. 4 : Actualité.

ACTUALITÉ

DANEMARK

Le prince Joachim, 51 ans, fils cadet de la reine Margrethe II, a été opéré avec succès d'un caillot sanguin au cerveau à l'hôpital de Toulouse le 25 juillet. Il était en vacances au château de Cayx (Lot).

ITALIE

Le prince Emmanuel-Philibert de Savoie, 48 ans, a annoncé, le 8 juillet, dans un entretien téléphonique accordé au *Corriere della Sera*, que son think tank *Più Italia*, lancé en mars, sera désormais une formation politique sous le nom de *Realità Italia*, avec des délégations en Italie et dans le monde entier. Le prince évoque dans cette interview son entreprise aux États-Unis, de restauration rapide à bord de camions baptisés *Prince of Venice*, et dont la crise du covid 19 a ralenti le développement.

La fille aînée d'Emmanuel-Philibert et de Clotilde (Courau), Vittoria, 16 ans, a été instituée future continuateur de la lignée des Savoie par un acte de son grand-père Victor-Emmanuel, 83 ans, signé le 28 décembre 2019 à Genève, qui a aboli la « loi salique », malgré les protestations de la branche Aoste de la Famille royale.

Abonnement à Dynastie

40 euros par virement à SPFC-ACIP
IBAN : FR76 1336 9000 0660 5282 0104 285
BIC : BMMFMR2A

sans oublier de transmettre votre adresse postale et votre courriel à
frederic.aimard@gmail.com

Un exemplaire papier reprenant tous les numéros de l'année 2020 devrait être disponible début 2021.